

qu'a résidé le juge de paix de la contrée, un parent de la maison, et notre grand-oncle, jusqu'au jour où il se fut fait construire un petit château, une lieue plus loin, à Berg. L'origine des grandes maisons isolées ou situées dans des villages, excepté quelques rares habitations d'agriculteurs ou de fermiers, se rattache aux moyens de communication d'alors, ce sont les relais, les barrières percevant les taxes des chevaux et des voitures et les auberges qui n'étaient ni relais ni barrières, tandis que le relais de Roodt était auberge et que la barrière de Banzelt était cabaret. Après que le chemin de fer eut mis une fin subite au passage des innombrables voitures et charrettes qui, en de longues files, transportaient notamment les ouvrages de fonte aux usines d'Eich, le sort de ces maisons trop spacieuses fut différent. Les unes avaient suffisamment acquis pour devenir des habitations d'agriculteurs ou de rentiers, d'autres furent remplacées par des constructions plus modestes et payant moins d'impôts, d'autres enfin, comme la fameuse auberge de Niederanven, furent simplement démolies. La correspondance proprement dite, lettres et journaux, était transportée, non pas par les diligences, mais par un léger char à banc, formant boîte, et attelé d'un seul cheval, traversant les villages comme l'éclair, brûlant le relais de Roodt et s'arrêtant seulement au bureau des postes de Grevenmacher. C'est en effet le facteur de cette localité qui distribuait à Roodt et dans les environs les lettres, rares à l'époque autant que les personnes qui en écrivaient et qui, les enveloppes faisant défaut, savaient plier le papier de manière à y donner la forme qui permet de fermer la lettre avec de la cire ou des pains à cacheter ou bien à la pâte. . . .

Je me sépare à regret de mon lieu de naissance, où, pourtant peut-être, je me suis attardé plus que de raison. Un peu plus loin, dans les interstices des tranchées ou encore de la grand'route Roodt-Berg, on remarque à gauche et au loin, plus distinctement en hiver qu'en été, un château moderne, construit aux confins de la forêt immense, qui touche par arrière au territoire d'Eschweiler. Je n'ai pas eu l'heur de voir de près cette résidence curieuse qui, en été presque entièrement cachée sous le feuillage et visible seulement par la lueur des tuiles bigarrées, fait une impression mystérieusement attirante. Le château de Betzdorf même remplace l'ancien donjon féodal et, construction excessivement solide, servait pendant longtemps d'habitation aux fermiers des terres appartenant à des propriétaires étrangers et représentés sur place par un mandataire logé dans l'avant-bâtiment. On ne l'appelait jamais autrement que par son prénom, de même que la châtelaine sur la hauteur d'en face était désignée par le nom de demoiselle (dJofer). Les religieuses de Ste-Elisabeth, après l'acquisition de ce château et des dépendances, y dirigent avec grand dévouement des écoles pour enfants arriérés. Il existait jusqu'en 1841 un canton de Betzdorf, dont j'ignore les limites exactes. Il semble résulter des actes de l'époque que ce canton comprenait les notariats de Wormeldange, Junglinster et Niederanven. S'avancant vers Manternach, en train ou à pied, on admire le beau jardin qui entoure la papeterie, supérieurement entretenu et toujours désert, comme si les petits lutins s'en occupaient durant la nuit. Le bruit allègre des machines qui, à Wecker, bourdonne à nos oreilles s'est tu à Manternach: solitude et silence.

Supposant que nous soyons au printemps ou en été, je descendrai à Manternach et passerai à pied le long du tunnel pour jouir à nouveau du coup d'œil complet de cette petite partie de terre superbe, non découverte encore, puisqu'elle ne figure pas dans les guides. La route est bordée à droite d'un petit bois que parcourt la Syr et entourée des deux côtés d'arbres et d'arbustes en fleurs et en feuilles, et, à travers les branches, on aperçoit imparfaitement, sur l'autre rive, une maison avec jardin rempli de roses et reliée à la route par un pont et un chemin privé, de l'autre côté, tout en haut au milieu des vignes, une villa avec dépendance. La promenade est exquise, quoique,

sans aucun doute, le chemin de fer et son tunnel entament quelque peu l'originalité du site. Bientôt nous passons sous la voie, et le charme se rompt. En arrivant à Wasserbillig, n'importe de quel côté, de la Sûre, de la Moselle ou à pied, on était, ces dernières années, toujours en avance sur le départ du train de Luxembourg. Pendant la guerre, j'allais quelquefois sur le pont d'origine romaine pour, en guise de baromètre, y étudier l'expression de défi ou de résignation sur la figure des soldats, plus franche que celle des supérieurs casqués, qui, en ce moment, contrôlaient à l'intérieur de la gare les passeports et tout ce qu'on emportait dans les valises, les poches et dans le portemonnaie. Après l'armistice, l'examen des papiers et des objets susceptibles de droits de douane passait naturellement à nos fonctionnaires. Une circonstance toutefois, fort désagréable, est restée trop longtemps commune aux deux périodes, si différentes en réalité. C'est que, en assistant à ces opérations, on constatait anxieusement la rapidité avec laquelle la longue et, souvent même, la petite aiguille de l'horloge empiétaient sur l'horaire de notre train de retour. Un jour, je ne connais pas la date exacte, une invention ingénieuse avait été faite. Aucune liaison n'existant entre l'au-delà et l'en deçà du pont frontière, on imagina un billet spécial pour le trajet de ce pont jusqu'en gare, et je crois me rappeler l'avoir payé une fois 30 centimes. Le billet spécial avait son guichet particulier, ce qui nécessitait un double déplacement et accentuait parfois davantage le retard ordinaire. Dans ces temps-là, les Luxembourgeois, bourrés de papier-marc, allaient vider les magisins de Trèves et dîner à la Nigra; aujourd'hui, c'est le contraire qui arrive dans les localités riveraines.

L'abbaye de Clervaux, sise à 125 m. au-dessus du ras de sol, domine majestueusement les hauteurs d'alentour et la vallée de la Clerf, que parcourt la ligne du Nord à travers une douzaine et demie de tunnels. En parlant de constructions monumentales qui arrêtent et attirent les admirateurs, on songe aujourd'hui au magnifique hôtel de l'*Arbed* dans l'avenue qui conduit du nouveau pont à la gare. Les superbes figures allégoriques de la façade émerveillent le monde qui passe et surtout les connaisseurs, tandis que le soir, le long du vieux viaduc, on compte les multiples éclats de lumière qui permettent d'entrevoir la besogne intense dirigeant le travail immense, lequel, à son tour, nourrit d'innombrables pères de famille. D'autres et moi savons que le chef suprême de cette organisation admirable s'intéresse aussi aux aspirations qui, sans chercher des avantages personnels, s'occupent de la santé et du bien-être publics.

Je suis amené à mentionner l'imposante abbaye de St-Maurice par le fait que je me propose, cette fois, de présenter au lecteur en première ligne les deux monuments érigés à l'intérieur du pays, l'un, de même que le Monument du Souvenir, par souscription, l'autre, l'*Oiseau de Dalheim*, aux frais directs de l'Etat. A une centaine de mètres de la gare de Clervaux, un poteau-guide indique l'endroit où il faut monter pour traverser la sapinière au bout de laquelle on se trouve devant les vastes bâtiments du monastère, et il ne faut pas manquer d'y entrer. Sur le chemin qui en descend dans la direction de l'église paroissiale, à quelques mètres en aval du sommet, on s'arrête devant le monument élevé en souvenir de la révolte des paysans ardennais, désignée plus spécialement sous le nom de *guerre aux gourdins*. Inconvient peut-être de rappeler sommairement les événements qui ont précédé et provoqué cette malheureuse entreprise. Pour sauver la royauté en France, l'empereur François II y dirigea deux armées, dont l'une, faute de préparations suffisantes, dut rebrousser chemin, tandis que l'autre fut entièrement défaite à Jemappes (1792) et précipita le sort de Louis XVI.

JULES DE LA SYR.

(A suivre.)